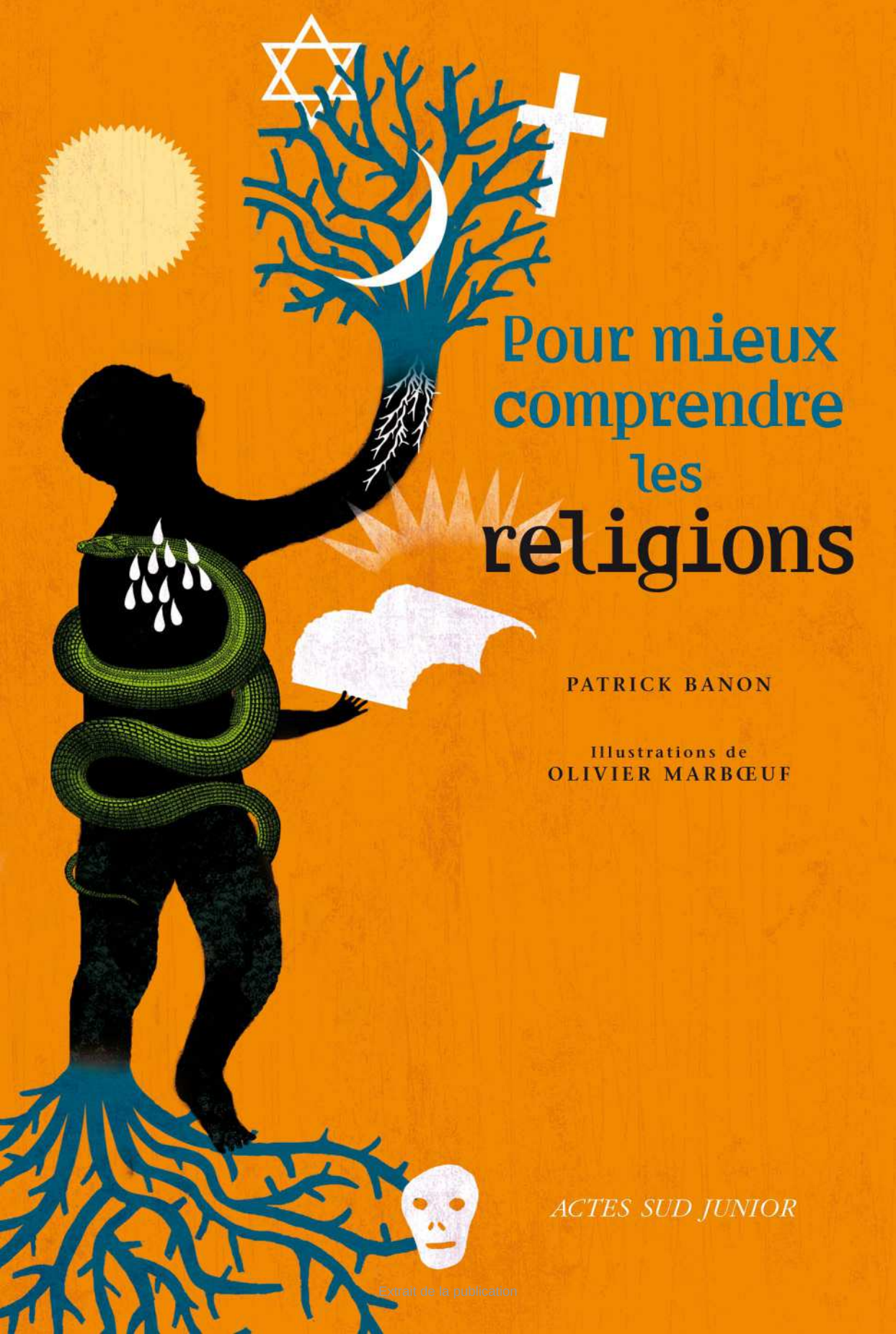

Pour mieux comprendre les religions

PATRICK BANON

Illustrations de
OLIVIER MARBŒUF

ACTES SUD JUNIOR

Extrait de la publication

Pour mieux comprendre les religions

Les religions naissent, vivent et meurent à l'image des dieux et des hommes. Les divinités voyagent d'une terre à une autre, changent de nom et de forme avant de s'évanouir dans la mémoire collective. Si les religions sont mortelles, les questions auxquelles elles tentent de répondre restent vivantes et universelles, en particulier le souci de préserver la vie et de la transmettre. Des mythes anciens aux grandes religions monothéistes, du récit récurrent du Déluge au rituel de la circoncision, c'est toute l'épopée passionnante de la spiritualité humaine qui est racontée dans cet ouvrage. Pas question de juger, ni de mesurer la qualité d'une croyance par rapport à une autre : c'est en menant l'enquête au cœur de l'histoire humaine que l'on peut mieux comprendre les religions, apprendre à se connaître et à mieux connaître l'Autre.

Extrait de la publication

Pour mieux comprendre les religions

À Lou-Salomé et à Lancelot,
la lune et le soleil de mon univers.

Extrait de la publication

Du même auteur

Tabous et interdits
Dico des signes et symboles religieux
ACTES SUD JUNIOR

Dieu et l'entreprise, comprendre et gérer
la diversité des cultures religieuses
L'ORGANISATION

Signes et symboles religieux – origines et sens
La Prophétesse oubliée
Etemenanki, le secret de la tour de Babel
FLAMMARION

Flavius Josèphe,
un juif dans l'Empire romain
Bethsabée, le secret de la reine de Jérusalem
PRESSES DE LA RENAISSANCE

Éditorial :
Isabelle Péhourticq

Direction artistique :
Guillaume Berga

Maquette :
Amandine Chambosse

© Actes Sud, 2008
ISBN 978-2-330-01113-0

Loi 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse

Extrait de la publication

PATRICK BANON

Pour mieux comprendre les religions

Illustrations de
OLIVIER MARBŒUF

ACTES SUD JUNIOR

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Au cœur des religions, c'est avant tout de la vie qu'il s'agit

Les religions naissent, vivent et meurent à l'image des dieux et des hommes qui les animent. Les dieux voyagent d'une terre à une autre, changent de nom et de forme, pour s'évanouir dans la mémoire collective. Comme leurs divinités, les religions sont mortelles, mais les questions auxquelles elles tentent de répondre ne disparaissent jamais. Croyances, mythes, rites et signes se croisent et s'entrecroisent à l'infini.

Le naissance de la vie, la vie elle-même et l'après-vie sont au cœur de la pensée religieuse. Le souci de préserver la vie et de la transmettre a tissé à travers les siècles et les religions le fil qui relie les hommes. Dans cet ouvrage, il n'est certainement pas question de juger ou de mesurer la qualité d'une croyance par rapport à une autre, mais de mener une enquête au cœur de l'histoire humaine pour déchiffrer les empreintes spirituelles, apprendre à se connaître et à mieux comprendre l'Autre.

La diversité culturelle et religieuse qui anime nos sociétés est la garantie de notre humanité. Cet ouvrage a pour seule ambition de donner à ses lecteurs envie d'en savoir plus…

Les mots en gras sont expliqués dans le lexique page 160

INTRODUCTION

Quatre mille religions et un seul monde

Qu'est-ce qu'une religion ?

Les conceptions religieuses sont fondées à la fois sur le vécu et l'irrationnel. Ce rapport au monde à deux faces se trouve à la source des civilisations.

Toutes les religions obéissent d'abord à un objectif essentiel : organiser et perpétuer la vie en société. Le véritable dieu auquel les hommes vouent un culte, c'est d'abord la société elle-même. Divinités et rituels n'ont qu'un rôle : permettre l'immortalité du clan ou de la tribu, puis du peuple et de la nation. Le culte d'une divinité ne signifie pas la soumission à des puissances supérieures, mais le développement d'un système privilégié de communication avec le divin.

Il s'agit de faire face aux trois mystères de l'existence : la naissance, la vie et l'après-vie. L'homme va développer différents systèmes de pensée qui vont mener à une véritable codification des relations humaines avec le "surnaturel". Ces systèmes de pensée s'adaptent à l'environnement social du groupe humain : chasseurs, agriculteurs, pêcheurs, nomades, sédentaires, marins ou Bédouins…
Les différents modes de vie mènent à des lectures différentes de la spiritualité mais ne sont jamais contradictoires.
En réalité, les religions se sont toutes bâties autour de principes communs :

1/ Apprendre à lire les signes de l'univers : éclipses, orages, apparitions de la Lune et du Soleil, étoiles filantes, météorites, tremblements de terre, inondations et autres déluges, pour deviner le dessein divin et tenter le cas échéant d'y remédier. Ces attentes mèneront à l'avènement de divinités, notamment célestes, terrestres et maritimes.

Extrait de la publication

2/ Créer ses propres signes pour tenter d'influencer les forces surnaturelles, et obtenir des divinités une protection contre la mort, la maladie ou la stérilité des femmes comme des champs. Cette démarche mènera à la définition du pur et de l'impur, du juste et de l'impie, du sacré et du profane.

3/ Créer des rites pour faciliter la naissance des enfants, le passage des défunts dans l'autre monde et préserver le cycle naturel de la vie. Les rites accompagneront les mythes et les cultes de divinités **chtoniennes**, c'est-à-dire régnant sur la terre au printemps et en été et sur le monde souterrain en automne et en hiver.

4/ Organiser des rituels destinés à délimiter un espace sacré où la communication avec le divin sera facilitée ; ces espaces pourront se trouver en pleine nature, dans une forêt ou au sommet d'une montagne, puis au cœur de temples organisés par des **clergés**. Mais l'homme cherchera aussi à se trouver lui-même en contact permanent avec le divin. Il sacralisera son corps à l'aide de signes, de tatouages, de scarifications, de blessures symboliques ou encore par la pratique du jeûne ou le respect d'interdits alimentaires.

Temps religieux et temps historique n'évoluent pas de façon identique

Toute religion est avant tout un phénomène social, un comportement collectif qui repose néanmoins sur les consciences individuelles. La pensée religieuse a tendance à rapprocher des individualités. Le religieux ne se limite pas à une démarche politique. La religion s'occupe de la vie dans sa dimension éternelle

Extrait de la publication

alors que la politique s'occupe de la vie dans sa dimension temporelle. Les religions veulent s'inscrire hors du temps alors que l'action politique se déroule au jour le jour.

Toutefois, la politique cherche parfois à s'appuyer sur des attentes individuelles d'ordre spirituel pour asseoir sa légitimité sur la société. Religion et politique n'évoluent donc pas dans le même espace. La politique agit de façon horizontale, s'étendant d'un groupe d'individus à un autre groupe d'individus, alors que la religion s'exprime de façon verticale, cherchant à s'étendre au-dessus de l'homme pour l'aider à identifier sa place et son rôle dans l'univers.

Même si la politique cherche à donner une dimension intemporelle à sa gestion quotidienne de la vie humaine, seule la religion évolue dans un contexte sacré, c'est-à-dire hors des contingences profanes – dans une logique hors du temps qui devrait permettre à l'homme de se projeter au-delà de lui-même.

Aujourd'hui encore, certains systèmes politiques tentent de s'approprier les sentiments religieux d'un peuple pour le gouverner plus facilement. Ce mélange entre pouvoir spirituel et pouvoir temporel crée parfois des situations de conflit. Le temps religieux et le temps politique ne sont pas destinés à se rencontrer. Ils évoluent dans deux espaces différents, comme deux lignes parallèles qui ne se croisent qu'à l'infini.

La logique religieuse a l'ambition de construire la société et non de la démembrer. Il ne s'agit donc que très rarement d'une croyance excluant l'Autre, sous prétexte qu'il serait différent du modèle religieux. Les organisations religieuses qui poursuivraient cette logique entreraient en fait dans un temps qui n'est pas le leur, celui de la gestion politique d'une société.

Il n'existe pas de trajectoire religieuse

Les croyances et les religions n'ont pas vocation à "s'améliorer" et ne partent pas d'un degré primitif pour progresser en même temps que la société.

Une religion n'est pas un moyen de transport spirituel qui se perfectionnerait, comme une charrette qui se métamorphoserait en formule 1. Ce n'est pas parce qu'une

religion est la plus récente qu'elle peut avoir le dernier mot et prétendre être le reflet d'une conscience améliorée de la place de l'homme dans l'univers.

De la même façon, une croyance n'est pas plus proche de la vérité parce qu'elle est plus ancienne. Toutes les organisations spirituelles sont le reflet des mêmes préoccupations humaines. Et toutes les réponses apportées prennent place dans des environnements sociaux, culturels, historiques et géographiques particuliers, mais ne sont jamais contradictoires. Seules les tentatives de réécriture du passé pour qu'il corresponde au présent créent des contradictions.

Pour mieux comprendre une religion, il faut donc sans cesse faire l'effort de replacer une foi, une organisation spirituelle dans son contexte d'origine : géographique, climatique, social et historique.

Extrait de la publication

Les religions avant les religions

Imaginez la tête d'un voyageur du futur qui, après un bond de cent mille ans dans le passé, pénétrerait dans les ruines d'une église. Quel sens pourrait avoir pour lui l'effigie de cet homme, cloué sur un pilori en forme de croix ? S'agissait-il d'un sacrifice humain ou encore de l'exécution d'un démon ? Comment considérerait-il le mausolée d'Elvis Presley dans sa propriété de Graceland ? Cet homme divinisé, immortalisé après sa mort, était-il un dieu important ou l'expression d'un culte local ? Comment notre voyageur du temps interpréterait-il les ruines de la tour Eiffel : temple solaire, lunaire ou dédié au dieu de la Seine ? Ou encore les vestiges du stade de France : lieu de sacrifice des perdants ou de culte populaire du soleil représenté par un ballon de football ?

Nous nous trouvons dans la même situation que ce voyageur quand nous tentons d'interpréter les traces des hommes préhistoriques. Rien ne nous permet d'établir des certitudes sur la spiritualité de nos ancêtres. Pratiquaient-ils des cultes religieux ? Croyaient-ils en l'existence de dieux et de déesses ? Imaginaient-ils la mort comme une fin ou comme un passage vers un autre monde ?

Pour établir des hypothèses, nous n'avons qu'une solution : nous appuyer sur les éléments de leur mode de vie que nous pouvons connaître : leur rapport à la naissance des enfants et à l'accompagnement des défunts, le rôle dévolu aux femmes et aux hommes, la façon de se nourrir et d'organiser la vie en société.

Extrait de la publication

Au Paléolithique, les hommes n'existent qu'en groupe

L'homme de **Neandertal** et l'***Homo sapiens*** cohabitent jusqu'au commencement de l'ère du **Paléolithique** supérieur, qui s'étendra de 35 000 à 10 000 ans avant notre ère. L'homme se nourrit en chassant, en pêchant et en cueillant les fruits, les feuilles et les végétaux nécessaires à sa subsistance. Au Paléolithique supérieur, il prélève sur son environnement ce dont il a besoin pour vivre. Ces ressources sauvages apparaissent au fur et à mesure des saisons. Il ne s'interroge pas sur la source de cette abondance. Il évolue dans un immense garde-manger !

L'homme n'envisage pas de maîtriser la nature dont il fait partie. Il n'a pas encore imaginé domestiquer la terre et les animaux qui y vivent, ni entrepris de faire proliférer espèces animales et plantes qu'il consomme. Il subit la nature qui l'entoure et n'imagine pas encore modifier un jour le fil de sa propre vie.

L'homme de Neandertal et son compagnon *Homo sapiens* du Paléolithique supérieur

vivent dans un temps ponctué par deux frontières, la naissance et la mort. Entre les deux, ils existent dans une sorte de permanence temporelle qui ne les incite pas à se projeter dans l'avenir. L'homme préhistorique ne perçoit pas les objets du monde dans leur individualité mais dans une totalité indifférenciée et continue. Il attribue un pouvoir magique uniquement à ce qui est directement lié à sa survie. L'homme n'éprouve pas encore la nécessité d'obtenir l'intervention d'êtres surnaturels pour garantir cette survie et la perpétuation de son clan.

Extrait de la publication

Ensevelir les morts, un signe de religion ?

Ensevelir les corps des défunts est considéré par certains comme le signe de l'émergence d'une pensée religieuse.
À la différence des animaux, l'homme du Paléolithique supérieur semble respecter un culte des morts puisqu'il prend la peine de les enterrer. S'agit-il d'un espoir dans la continuation de la vie après la mort ? Imagine-t-il qu'en protégeant les corps sous la terre il permettra aux défunts de revivre un jour dans ce même corps ? Le soleil se couche bien chaque soir dans la terre pour en renaître le matin. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour l'homme ?

Mais peut-être l'enterrement des défunts répond-il tout simplement au besoin de préserver les corps de la faim des bêtes sauvages…

Un culte des crânes ?

Depuis 1,5 million d'années, l'homme a conservé des crânes. Mais s'agissait-il de l'expression d'un culte des morts, de la conservation d'un trophée ou de restes de festins anthropophages ?
La mise en place d'ossements humains ou de crânes de mammouths signifie-t-elle une préoccupation religieuse, un repas pris par le clan assis en cercle ou encore des outils abandonnés ayant servi à maintenir la base des tentes des chasseurs ?

Extrait de la publication

L'ocre, premier signe religieux

La seule preuve d'une culture "religieuse" au Paléolithique est apportée par l'utilisation de teinture ocre dans le cadre de l'ensevelissement des défunts. Au Paléolithique supérieur, le corps est généralement enseveli avec de nombreux coquillages, des colliers et des morceaux d'ivoire dans une tombe teintée d'une poudre ocre.
L'ocre symbolise probablement le sang, vecteur de vie, et les coquillages le principe de la fertilité féminine.
La tombe semble rappeler le ventre maternel du défunt avant sa naissance. Souvent repliés sur eux-mêmes dans une position fœtale, les défunts paraissent avoir été rendus à la terre dans la perspective d'une nouvelle naissance.
Le fait de ne pas dépouiller les corps de leurs bijoux indique qu'ils en auraient besoin dans l'autre monde.
Ce type de pratique a peut-être inspiré plus tard l'émergence d'une déesse nourricière associée à l'agriculture et à la promesse biblique "Tu es poussière et tu retourneras à la poussière" – en fait une promesse de vie éternelle.

Certes, la "religion" d'alors ne peut être distinguée de la magie, mais il s'agit bien, avec l'utilisation de l'ocre, d'une tentative humaine de modifier le rapport entre vivants et morts.

Le rituel des mains

L'homme du Paléolithique a laissé l'empreinte de sa main sur les parois des cavernes où il a vécu. Des mains enduites d'un pigment puis appuyées sur la paroi ou des mains au contour cerné par une poudre projetée à l'aide d'une sorte de pinceau ou tout simplement soufflée par la bouche.
De nombreuses empreintes montrent des mains mutilées, pour la plupart des mains gauches de femmes ou d'enfants, avec des doigts amputés ou raccourcis. On peut exclure la possibilité que ces doigts soient repliés, en raison de l'application de la paume et non du dos de la main.
L'hypothèse de maladies comme la lèpre ayant été écartée par les spécialistes, il paraît évident que ces mutilations ont été volontaires.

S'agit-il d'une prise de contact avec les puissances surnaturelles, d'un rite lié au deuil, d'une protection contre les maladies ou la mort, d'une blessure symbolique liée à un rite

Extrait de la publication

de passage de l'enfance à l'âge adulte ou, pour une femme, de la puberté ou du mariage ?

Est-il possible que ces mains mutilées soient dessinées en substitution à des animaux blessés ou tués par les chasseurs ? On peut supposer qu'elles font partie de l'ensemble de la caverne. Territoire féminin et enfantin au même titre que le ventre maternel, la caverne préfigure les labyrinthes de la mythologie grecque dont les héros comme Thésée ressortent dans une forme de renaissance. La relation entre un symbole féminin, une blessure symbolique et une couleur sanguine exprime à l'évidence une préoccupation vitale, la protection contre des dangers ou des maladies.

Le mystère reste entier. Néanmoins, l'aspect universel de la main comme symbole d'humanité traversera toutes les religions, indissociable d'une signification de vie et de protection.

L'art des cavernes, magie ou religion

Des bisons d'un réalisme troublant de vérité, percés de flèches, les sabots fendus : la figure animale tracée avec talent sur les murs des cavernes de l'ère paléolithique n'est pas simplement décorative. La précision du dessin des sabots reflète les traces indispensables aux chasseurs dans la traque du gibier. Mais au-delà, la représentation

par l'image du gibier convoité fait partie des multiples rites de magie pratiqués par les hommes du Paléolithique. Il est probable que les cavernes où étaient représentés des bisons, des taureaux, des cerfs, des ours ou encore des mammouths s'inscrivent dans une logique religieuse. La caverne, réservée aux initiés, aurait été le cadre d'un terrain de chasse magique peuplé de tout le gibier voulu, indispensable pour la perpétuation de la vie du clan. Ce premier lieu "sacré" était peut-être considéré comme habité par les esprits des animaux tués à la chasse.

Le rôle vital de la chasse

La présence de figures féminines au Paléolithique s'expliquerait par une corrélation magique entre la chasse et la femme. Chez les Winnebagos, Indiens d'Amérique, l'époux d'une femme enceinte est obligé d'aller à la chasse afin que cette dernière puisse allaiter l'enfant qui va naître. Un jeune homme de la tribu des Koyukukhotana qui n'aura pas tué de cerf sera tenu comme incapable de procréer des enfants. La chasse étant associée à la guerre, les femmes des Sarmates, un peuple nomade de langue iranienne, dont le territoire s'étendait entre le Danube et l'Oural, ne pouvaient se marier avant d'avoir tué un ennemi au combat. Ces femmes, à l'origine du mythe des Amazones, n'ont fait que reproduire les rites de chasse du Paléolithique dont le rôle vital était indispensable.

Extrait de la publication

La femme, source de la vie

Si le rôle essentiel de la femme dans la production de la vie ne fit jamais aucun doute, le rôle de l'homme était plus incertain. La conscience de la paternité n'existe pas encore et la relation sexuelle n'apparaît pas directement liée à la grossesse. L'acte sexuel s'apparente davantage à un rite menant à la fécondation des femmes qu'à un acte directement reproducteur. Il est indispensable à la stabilité de la société, puisqu'il garantit la vitalité du groupe. Dans certaines représentations préhistoriques, le phallus apparaît comme un talisman qui assure la fécondité des femmes, mais pas comme le contributeur direct à la fécondation espérée.

L'homme n'est alors qu'un accessoire dans la reproduction du clan. Dès le Paléolithique supérieur, la représentation de la femme en ivoire, en os ou en pierre fait son apparition. Sommes-nous aux origines des cultes de Vénus, Isis et autres déesses mères ? Probablement, d'autant que les coquillages, symboles de féminité, et l'ocre rouge, symbole du sang vital, sont de plus en plus souvent présents dans les tombes.

Dans les peintures murales, la femme est reconnaissable à ses attributs féminins, les seins le plus souvent, alors que l'homme est identifiable par élimination : il ne porte aucune indication sexuée. Le phallus n'a pas l'importance qu'il va revêtir à partir de l'ère néolithique et de la révolution de l'agriculture. Et si les figurines féminines sont communes, les statuettes masculines sont plutôt rares.

Extrait de la publication

Le premier culte aura donc été celui de la mère, dont les représentations ne s'apparentaient pas à une véritable religion mais plutôt à un culte magique destiné à garantir la fécondité des femmes et la perpétuation du clan.

L'homme du Paléolithique invente la dualité

Depuis l'éveil de l'homme religieux, le monde va par deux. La nuit et le jour, le ciel et la terre, le Soleil et la Lune, la vie et la mort, l'homme et la femme : il semble que l'univers de l'homme du Paléolithique supérieur soit organisé selon une vision dualiste du monde. Chaque être vivant, chaque chose, chaque événement naturel est constitué de deux parties. Tout ce qui existe ou se produit a une contrepartie. Le monde animal est donc complémentaire du monde humain, puisque l'animal chassé est identifié à la survie de l'homme.

Animal = survie, une égalité qui mènera sans doute à une relation mystique, quasi religieuse entre l'homme et l'animal. L'animal sera assimilé à un protecteur dont on assimile les qualités vitales, la force, la rapidité ou le courage ; ce sont sans doute les premiers pas d'une logique **totémique** que nous retrouverons dans les organisations tribales sur tous les continents. Cette dualité deviendra un élément universel du système de pensée humain à travers des couples incontournables : le bien et le mal, le juste et l'injuste, le pur et l'impur ou encore le sacré et le profane… Aujourd'hui encore, nous raisonnons selon cette logique dualiste.

Extrait de la publication